



BRILL

L'origine du nom de "Chine"

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 13, No. 5 (1912), pp. 727-742

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526318>

Accessed: 15/02/2011 12:45

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

L'ORIGINE DU NOM DE «CHINE»

PAR

PAUL PELLIOT.

On vient de lire, juste avant la présente note, l'article où M. B. Laufer, rejetant délibérément l'explication de Cīna par le nom de 秦 Ts'in, se demande si, en définitive, Cīna ne dérive pas d'une ancienne désignation «malaise», non attestée il est vrai, et qui aurait servi, parmi les navigateurs malayo-polynésiens, à désigner la côte cantonnaise au moins dès le IV^e siècle avant notre ère¹). Il y a quelques années, j'avais essayé de justifier l'explication traditionnelle de Cīna par Ts'in²). M. Laufer m'a communiqué son manuscrit, et offert très aimablement d'y joindre, en notes ou en appendice, les observations que me suggérerait sa nouvelle hypothèse. Je n'ai pas l'intention de reprendre dans le détail la discussion de toutes les théories qui ont été proposées. Mais j'avais quelques faits nouveaux à mettre en lumière; il m'a semblé que mon raisonnement serait plus clair en un exposé suivi. Mes observations au sujet de l'article de M. Laufer sont ainsi devenues une note indépendante.

Le point de départ des recherches de M. Laufer a été la publication, en 1911, d'un article de M. H. Jacobi intitulé *Kultur-, Sprach- und Literaturhistorisches aus dem Kauṭīlīya*³). Le *Kauṭīlīya*,

1) Berthold Laufer, *The name China*, dans *T'oung pao*, 1912, pp. 719—726.

2) *B.E.F.E.-O.*, IV, 143—149.

3) *Sitzungsber. der Kön. Preuss. Akad. der Wissensch.*, 1911, pp. 954—973.

récemment découvert et publié, serait l'œuvre de Kauṭilya, aussi appelé Viṣṇugupta et Cāṇakya, et ministre de Candragupta, lequel monta sur le trône entre 320 et 315 avant J.-C. Or, dans cet ouvrage, il est question de la soie et aussi des « rubans(?) des Cīna, produits dans le pays des Cīna » ¹⁾. Il est hors de doute que, par Cīna, le texte ait en vue la Chine. M. Jacobi ajoute (p. 961): « Ainsi le nom de Cīna pour la Chine est attesté en 300 avant J.-C., et par là la dérivation du mot Chine du nom de la dynastie des Ts'in (247 av. J.-C.) est définitivement écartée. »

M. Laufer a accepté sans réserve, en matière d'indianisme, l'opinion d'un indianiste aussi qualifié que M. Jacobi. Je me sentirais naturellement porté à faire comme lui. Mais j'ai lu attentivement l'article de M. Jacobi, et j'ai constaté avec quelque surprise que la question chronologique y était considérée comme résolue sans conteste par la seule mention du nom de Kauṭilya. Or il s'agit d'un bouleversement complet des théories jusqu'ici en faveur sur l'expansion du sanscrit classique. Il vaudrait d'y regarder à deux fois. Même pour un profane, de graves objections se présentent d'elles-mêmes à l'esprit. D'après le *Kauṭilya*, la langue de la chancellerie royale était déjà le sanscrit; or, les inscriptions d'Açoka, un demi-siècle plus tard, sont rédigées en prâcrit. C'est, dit M. Jacobi, que Kauṭilya n'a en vue que les lettres, mais non les inscriptions sur pierre ou sur cuivre, qui de son temps étaient inconnues ou peu employées. Ces inscriptions sur pierre ou sur cuivre « paraissent avoir été introduites pour la première fois au temps d'Açoka, où tout au moins leur emploi fut-il alors généralisé. L'usage des dialectes populaires pour de tels documents, accessibles

1) H. Jacobi, *loc. laud.* (*kauceyaṃ cīnapaṭṭāṣca cīnabhūmijāḥ*). J'ai mis un point d'interrogation, parce que MM. Jacobi et Laufer précisent qu'il s'agit de « rubans de soie »; j'admets que c'est très vraisemblable, mais le texte ne me semble pas le dire expressément, à moins que cette valeur spéciale ne soit attestée pour *cīnapaṭṭa*.

à tous, était dans la nature des choses, et tout au moins n'allait pas à l'encontre d'un usage ancien». Mais qui ne voit que le raisonnement est tout de circonstance? Et si les inscriptions d'Açoka étaient écrites en sanscrit, ne proclamerait-on pas beaucoup plus dans la «nature des choses» l'emploi de la langue savante pour des documents qui, gravés sur matériaux durables, devaient transmettre leur témoignage à une longue suite de générations? Sur l'«hindouisation» de l'Indochine également, M. Jacobi me paraît tirer du *Kautilya* des conclusions qui ne s'accordent guère avec ce que nous savons par ailleurs. Pour lui (p. 961), il y aurait eu, plusieurs siècles avant notre ère, une grande expansion hindoue, répandant la religion brahmanique et la langue sanscrite sur toute l'Indochine; la descente des Birmans et des Siamois y aurait mis un terme. «Les royaumes hindous du Champa et du Cambodge, dit M. Jacobi, dont nous pouvons, par les inscriptions et les monuments, suivre l'existence dans le passé jusqu'aux premiers siècles de notre ère, doivent bien être considérés comme des vestiges laissés en arrière, et qui nous apparaissent isolés par la disparition des éléments intermédiaires». Mais aussi bien les témoignages chinois du III^e siècle après Jésus-Christ que les monuments chams et cambodgiens semblent empêcher de faire remonter au-delà de notre ère l'hindouisation tout au moins de l'Indochine orientale. Quant à la descente des Birmans et des Siamois, elle est tardive, du XI^e siècle environ dans un cas, du XIII^e dans l'autre, et de toute façon postérieure aux grandes époques historiques de la civilisation hindoue au Champa comme au Cambodge. Elle ne saurait donc entrer en ligne de compte pour fixer les limites de l'expansion hindoue en Indochine aux alentours de l'ère chrétienne.

Comme de juste, je ne me permettrai pas, en matière d'indianisme, de nier absolument ce que M. Jacobi affirme. Il me paraît seulement que la question reste ouverte, et comme elle va à bien

autre chose qu'à modifier l'étymologie traditionnelle du nom des Cīna, j'espère qu'elle sera reprise par les confrères de M. Jacobi en un examen dont nous autres sinologues, sur le point qui nous occupe ici, n'avons pas à craindre les résultats. Que le *Kautilīya* date ou ne date pas de 300 avant J.-C., nous n'en devons pas moins maintenir, en le justifiant seulement d'autre façon, le rapprochement de Cīna et de Ts'in. C'est ce que je voudrais montrer en reprenant, en ordre ascendant, les trois grands noms sous lesquels la Chine a été connue en Asie Centrale et en Occident.

Le plus récent ne nous arrêtera pas longtemps, puisque son origine n'a pas été contestée: c'est celui de Kitai ou Khitai. On sait que telle est aujourd'hui la désignation de la Chine en persan, en russe, en grec; les voyageurs de l'époque mongole ont rendu célèbre le nom du Cathay. De l'avis unanime des orientalistes, ce nom est dérivé de celui des 契丹 K'i-tan, population non chinoise de la Mongolie orientale, qui apparaissent dans les textes chinois à la fin du IV^e siècle et que les inscriptions turques du VIII^e siècle appellent Kytai. Les K'i-tan fondèrent plus tard, dans le nord de la Chine, un empire qui prit le nom chinois de Leao et dura de 916 à 1125. Sans pouvoir dire encore à quelle époque le nom indigène de cette dynastie étrangère fit fortune en Asie Centrale¹⁾, nous savons qu'au XIII^e siècle, Khitai y était devenu la désignation courante de la Chine du nord; il fut étendu ensuite à tout le pays. Ainsi, voilà un cas bien net où la Chine finit par recevoir le nom étranger d'envahisseurs qui se sont fixés dans ses provinces septentrionales.

Mais ce nom de Khitai appliqué à la Chine ne peut naturellement remonter plus haut que la dynastie même des Leao; la Chine

1) Le mot *χtai*, paraissant désigner la Chine du nord, se rencontre dans un colophon d'un manuscrit manichéen de la région de Tourfan; mais la date de ce colophon est incertaine (cf. von Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho*, I, 29, 44).

devait donc être connue antérieurement en Asie Centrale sous une autre dénomination. Celle-là aussi nous est familière depuis quelques années: c'est celle qui apparaît dans les inscriptions turques du VII^e siècle sous la forme Tabγač. Elle dura, au moins dans certaines régions, jusqu'à l'aube de l'empire mongol, puisque Kieou Tch'ou-ki l'entendit dans l'Ili en 1221 ¹⁾. On la rencontre également dans des sources byzantines et musulmanes. Son origine reste cependant obscure ²⁾. M. Laufer s'est rallié à une hypothèse de M. Hirth, selon laquelle Tabγač serait dérivé du nom même de la dynastie des T'ang, et répondrait à 唐家 *t'ang-kia*, «gens des T'ang» ³⁾. Mais il y a à cette explication une impossibilité absolue, qui résulte de la chronologie. La dynastie T'ang n'a commencé qu'en 618. Or le nom des Tabγač, écrit Ταγγάστ, se trouve au début du VII^e siècle dans Théophylacte Simocatta, et dans des conditions telles qu'il s'agit évidemment d'événements et de noms recueillis à la fin du VI^e siècle; les T'ang sont à ce moment hors de question ⁴⁾. Sans reprendre en détail les textes où le nom des Tabγač s'est rencontré, je rappellerai que Tabγač y est donné tantôt comme le nom d'une ville, tantôt comme celui du pays. L'usage asiatique de confondre en une même dénomination la capitale et le royaume est assez fréquent pour ne pas surprendre; je ne vois aucune raison pour restreindre essentiellement à un nom de ville, comme on a été tenté de le faire parfois, la valeur de Tabγač. Tabγač nous apparaît en fait comme un nom de peuple, universellement employé en Asie Centrale sous les T'ang pour

1) Cf. Bretschneider, *Medieval Researches*, I, 71.

2) Il semble qu'on soit d'accord aujourd'hui pour voir dans Tabγač un nom propre, qui ne s'explique pas par le turc (cf. W. Radloff, *T'šastvustik*, p. 71). Mais l'emploi de Tabγač et de Ταγγάστ dans les titulatures musulmanes du Turkestan est encore mal éclairci.

3) Hirth, *Nachwörter zur Inschrift des Tonjukuk*, p. 35.

4) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, pp. 230, 246. La difficulté chronologique qui empêchait de rapprocher Tabγač du nom des T'ang a été signalée dès 1866 par Yule (*Cathay and the way thither*, I, LIII); M. Hirth ne l'a pas ignorée, mais me semble en faire trop bon marché.

désigner les Chinois, comme le sera plus tard celui de Khitai. Dans ces conditions, et sans prétendre que cette solution soit certaine, je proposerais une explication qui ne serait pas sans analogie avec celle de Khitai. De 386 à 556, la Chine du nord fut occupée par une dynastie étrangère venue de la Mongolie orientale, et qui prit le nom chinois de 魏 Wei; sa capitale fut longtemps au Chan-si, puis au Ho-nan. Mais les historiens chinois nous ont conservé le nom indigène de ces envahisseurs sous la transcription 拓跋 T'o-pa (*Thak-bat). Il est difficile de dire dans quelle mesure cette transcription représente fidèlement l'original en langue des Wei; l'ancien chinois, tout en ayant un registre phonétique plus riche que le chinois moderne, manquait par exemple d'implosives finales palatales (il avait *k*, *t*, *p*, mais non *č*). La part faite de ces insuffisances et de ces incertitudes, je me demande si ce n'est pas l'original de To'-pa (*Thak-bat) qui est à la base de Tabɣač. L'équivalence phonétique, sans être rigoureuse, est possible. Au point de vue historique, il n'y aurait rien de surprenant à ce que les Wei, établis dans la Chine du Nord et connus en Asie Centrale sous leur nom indigène, eussent valu aux Chinois d'être appelés par ce nom indigène de *Thak-bat (Tabɣač), tout comme plus tard d'autres étrangers, les Leao, successeurs des Wei dans les mêmes régions, feront désigner ces mêmes Chinois par leur nom indigène de K'i-tan (Khitai).

Mais qu'on explique Tabɣač par «gens des T'ang» (ce qui me paraît d'ailleurs impossible), qu'on y cherche le nom d'une ville chinoise du VI^e siècle, ou qu'on accepte mon explication par le nom indigène des Wei de 386 – 556, il est bien clair que les peuples d'Asie Centrale connaissaient la Chine beaucoup plus tôt: il faut donc que jusqu'à l'apparition du nom de Tabɣač, ils l'aient désignée autrement. Cet autre nom, aucun monument ne nous le fournit directement, mais il ne me paraît pas impossible de le déduire de

certains passages des historiens chinois; et ici, après un détour, nous revenons à l'étymologie même du nom de Chine.

Nous sommes tous d'accord, je pense, pour admettre l'identité de ce nom de Chine et du Cīna des Hindous. Mais nous nous entendons moins bien quand il s'agit de savoir quelle est, dans l'Inde, la valeur primitive de Cīna. Je ne veux pas entrer à ce sujet dans une longue discussion. Qu'il me suffise de faire remarquer que les Hindous, aussi haut que nous puissions remonter, n'ont jamais appelé les Chinois autrement que Cīna¹⁾. Par où et à quel moment ce nom a-t-il pu parvenir dans l'Inde? M. Laufer opine pour la voie maritime, et, sur la foi de M. Jacobi, fait remonter cette dénomination jusqu'au IV^e siècle avant notre ère. Mais l'histoire même paraît aller contre ces données. Ce n'est que dans la seconde moitié du III^e siècle avant notre ère que l'influence chinoise atteint le Kouang-tong, et il n'y a aucune trace d'une navigation qui aurait dès ce moment mis la Chine méridionale en relations commerciales avec l'Océan Indien. Quand, vers 128 avant notre ère, Tchang K'ien, ayant le premier «ouvert la route» du Turkestan chinois, séjourne en Bactriane, il y voit des produits chinois qui arrivent par l'Inde; mais ces produits sont des toiles et des bambous du Sseu-tch'ouan,

1) Pour l'apparition du nom dans les textes occidentaux, on se réfère depuis longtemps aux *Θῆβαι* du *Périple*, aux *Sinae* de Ptolémée. M. F. Cumont a attiré l'attention sur un nouveau texte, dû à Vettius Valens (cf. H. Giles, *Adversaria Sinica*, p. 239). Il y a quelques années, on tendait encore à voir dans cet astrologue grec Vettius Valens le personnage de ce nom qui vivait sous Constantin (cf. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, p. XIII). Mais il est aujourd'hui admis qu'il s'agit d'un autre Vettius Valens, qui écrivait en 161—180 (cf. art. de Riess dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, II, 1822). Or un extrait de Vettius Valens, publié dans le *Catalogus codicum astrologorum graecorum* (II, manuscrits de Venise, Bruxelles, 1900, in-8°, p. 95), mentionne le pays de *Σχίνοι*, et les éditeurs, MM. G. Kroll et A. Olivieri, n'ont pas hésité à y voir la Chine; c'est vraisemblable, encore que la forme soit insolite. On trouve également *Σηρικὴ* dans un autre écrit de Vettius Valens (*Catalogus*, IV, 1903, p. 181). D'autres manuscrits astrologiques fournissent des mentions nouvelles: fasc. VII, p. 204, *Σηρικὴ* (VI^e siècle); fasc. IV, p. 138, *Θῆβαι* et *Τζῆνίστραν*; mais ces textes sont tardifs et ne peuvent être regardés comme des sources originales.

et, pour aller de Chine en Inde, ils ont emprunté non pas la voie maritime par Canton ou le golfe du Tonkin, mais la route de terre par la haute Birmanie. Il est bien vraisemblable que c'est par là aussi que les Hindous reçurent leurs premiers renseignements sur le monde chinois. Que ces renseignements remontassent au IV^e siècle avant notre ère, la chose ne serait pas absolument impossible. Dès ce temps-là en effet, le royaume de Tch'ou, qui n'était pas chinois de par ses origines, mais se mouvait déjà dans l'orbite chinois, avait essaimé jusqu'au Yunnan; des communications très précaires auraient pu dès cette époque révéler l'une à l'autre les deux grandes civilisations de l'Asie orientale. Mais rien ne montre que tel ait été le cas dans la réalité. Il semble beaucoup plus probable que ces premières relations aient été un contrecoup de la formidable secousse où Ts'in Che-houang-ti galvanisa toutes les populations au sud du Fleuve Bleu. Nous tenons donc pour acceptable de voir les Chinois connus dans l'Inde sous le titre dynastique de ce souverain abhorré sans doute de ses compatriotes, mais qui fut peut-être le plus magnifique meneur d'hommes que son pays ait jamais produit, et qui sut en quelques années étendre considérablement au sud et au nord-ouest le prestige de sa race et de son nom.

Il y a bien à cette solution certaines difficultés. La première serait la question de date, si le *Kautiliya* était bien de Kautilya; mais, après ce que j'ai dit plus haut, on se doute bien que je n'ai pas sur ce point une confiance aussi robuste que M. Laufer. Resterait aussi l'emploi éventuel de Cina dans l'Inde pour désigner des populations himalayennes très diverses, et qui souvent ne seraient pas les Chinois. M. S. Lévi avait annoncé un article à ce sujet ¹⁾,

1) Cf. *B.E.F.E.-O.*, V, 305.

et je regrette fort qu'il ne l'ait jamais rédigé; le moment venu, et si vraiment le nom de Cīna s'est appliqué d'abord à d'autres qu'à des Chinois, nous verrons s'il y a lieu de supposer une fusion entre deux appellations d'origine différente, un Cīna qui serait une dénomination assez flottante de tribus himālayennes, et un autre qui, issu du nom des Ts'in, s'appliquerait aux Chinois. Pour l'instant, il ne s'agit que de ce dernier, le seul sous lequel les Hindous aient désigné les Chinois, et dans lequel les Chinois eux-mêmes se sont toujours reconnus. Pour celui-là, les vraisemblables historiques, la chronologie, la phonétique me paraissent, comme par le passé, en faveur de l'étymologie traditionnelle par le nom des Ts'in.

M. Laufer objecte à cette explication que si les Chinois se sont souvent désignés au cours des siècles par les noms de certaines dynasties éteintes, mais glorieuses, se disant «hommes des Han» ou «hommes des T'ang», il n'y a pas d'indice qu'ils se soient jamais appelés «hommes des Ts'in». Le cas me paraît, en principe, différent. Si le nom des Chinois est arrivé dans l'Inde à l'époque même de Ts'in Che-houang-ti, il ne s'agit pas d'une survivance d'un nom emprunté à une dynastie disparue, mais de la désignation toute naturelle par le nom d'une dynastie régnante. Au cours des siècles d'ailleurs, et j'en ai cité jadis plusieurs témoignages, le nom de Ts'in éveillait bien chez les Chinois l'idée de leur pays, et ils n'ont pas manqué de restituer en Ts'in le nom de Cīna qu'ils s'entendaient donner dans l'Inde¹⁾. Enfin, et ce sont un peu ces faits nouveaux qui m'ont

1) A ce propos, je dois rectifier un passage de l'article de M. Laufer. Il me prête cette opinion que le nom de Cīna appliqué aux Chinois pourrait être en rapport avec celui de la petite dynastie Ts'in qui régnait en Chine au début du V^e siècle de notre ère. J'ai dit exactement le contraire. L'hypothèse que vise M. Laufer, et que j'ai combattue au lieu de l'accepter, avait été émise très incidemment par M. Chavannes, qui l'a d'ailleurs abandonnée.

décidé à rédiger cette note, il me paraît attesté que le nom d'«homme des Ts'in» n'a pas persisté seulement dans le Cîna de l'Inde. Avant les noms de Khitai et de Tabγač, d'apparition tardive, j'indiquais plus haut que l'Asie Centrale avait dû connaître un autre nom pour désigner la Chine; deux textes anciens m'amènent à penser que là aussi c'est le nom des Ts'in qui avait prévalu et duré.

Dans les textes de l'époque des Han, les propos et lettres qui émanent des Hiong-nou et où il est question des Chinois désignent généralement ces derniers sous le nom d'«hommes des Han»; c'est la transposition normale que les traducteurs chinois de cette époque devaient adopter pour le terme inconnu dont se servaient les nomades d'Asie Centrale. En un passage du chapitre du *Ts'ien han chou* consacré aux Hiong-nou, il est cependant question d'un conseil qu'un transfuge chinois nommé 衛律 Wei Lu donne au *chan-yu* des Hiong-nou désireux de se mettre en défense contre une attaque des Chinois. L'événement se passe en 83 ou 82 avant notre ère, plus de 120 ans après la chute des Ts'in. Le texte dit: «Alors Wei Lu conseilla au *chan-yu* de creuser des puits, de construire des murailles, d'élever des tours pour conserver des grains, et d'en confier la garde à des hommes des Ts'in»¹⁾. Ce dernier terme est au premier abord fort surprenant. Au VII^e siècle, Yen Che-kou le commente ainsi: «Au temps des Ts'in, il y eut des gens qui allèrent se perdre chez les Hiong-nou. En ce moment (c'est-à-dire

1) *Ts'ien han chou*, ch. 94 上, f° 12 v°: 於是衛律爲單于謀穿井築城治樓以藏穀與秦人守之.

2) 秦時有人亡入匈奴者今其子孫尚號秦人.

quand Wei Lu donne ces conseils au *chan-yu*), leurs descendants sont encore appelés hommes des Ts'in». L'explication de Yen Che-kou n'est pas convaincante. Il n'est guère probable qu'il y ait eu chez les Hiong-nou, en 82—83 avant notre ère, des descendants de Chinois venus se réfugier chez les nomades plus d'un siècle auparavant, et que les Hiong-nou continuaient à appeler des «hommes des Ts'in», alors qu'ils auraient appelé les Chinois de Chine des «hommes des Han». Au début du XIX^e siècle, 徐松 Siu Song, citant ce passage dans son commentaire du chapitre du *Ts'ien han chou* consacré aux «pays d'Occident»¹⁾, donne une tout autre explication: «Ce sont les [hommes des] Han (c'est-à-dire les Chinois) soumis aux Hiong-nou qu'il appelle des hommes des Ts'in». Et le contexte, dans le commentaire de Siu Song, montre très bien ce que l'érudite moderne veut dire: sous les Han, les Hiong-nou continuaient à appeler les Chinois des «hommes des Ts'in»; c'est pourquoi, bien qu'il s'agisse ici de transfuges chinois venus chez les Hiong-nou sous les Han, Wei Lu les appelle des «hommes des Ts'iu». Cette opinion me paraît beaucoup plus probable que celle de Yen Che-kou.

Elle est d'ailleurs confirmée par un autre passage du *Ts'ien han chou*, tiré du chapitre sur les «pays d'Occident», et où il s'agit encore des Hiong-nou. La lutte contre les Hiong-nou avait été une des préoccupations constantes de l'empereur Wou (140—87 av. J.-C.). En l'an 90 avant notre ère²⁾, l'armée conduite par 李廣利 Li Kouang-li fut à peu près anéantie; ce général fut lui-même fait prisonnier et mis à mort après plus d'un an de captivité. Le vieil

1) 漢書西域傳補注 *Han chou si yu tchouan pou tchou*, ch. 下, f° 15.

2) Et non 94, comme il est dit dans Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1161.

empereur était découragé par l'issue désastreuse de ces expéditions lointaines. Certains de ses officiers ayant voulu l'engager dans de nouvelles tentatives en Asie Centrale, il leur répondit par un édit qui est à peu près de 89 avant notre ère, et où il expose tous les déboires que lui ont valus les entreprises contre les Hiong-nou. On y voit les Hiong-nou se jouer de la majesté impériale, retenir les envoyés chinois. Un jour, les Hiong-nou entravèrent un cheval au pied du rempart d'une ville où les Chinois tenaient garnison, et par raillerie ils disaient aux Chinois: «Allez vite prévenir les hommes des Ts'in; nous vous donnons un cheval (pour aller plus vite)»¹⁾. Il est évident que, cette fois, ces «hommes des Ts'in» ne peuvent être des descendants d'émigrés venus chez les Hiong-nou sous les Ts'in, mais bien les Chinois de Chine, sujets des Han. Yen Che-kou, ici, ne s'y est pas trompé, et il dit: «Si on appelle

1) *Ts'ien han chou*, ch. 96 下, f° 5 r°: 馳言秦人我句若馬. Tout ce chapitre du *Ts'ien han chou* a été traduit par Wylie, mais à un moment où sa santé était déjà très chancelante, dans le *Journal of the Anthropolog. Institute of Great Britain and Ireland*, 1882, t. XI, pp. 83—115. Ce passage y est rendu comme suit (p. 97): «Les Hiong-nou attachèrent leurs chevaux par les jambes de devant et de derrière, et, les plaçant au pied du mur de la ville, envoyèrent un message aux gens de Ts'in, disant: «Nous demandons ces chevaux». Le Père Hyacinthe Bičurin, qui ne suit pas le *Ts'ien han chou* mot à mot, a traduit cette phrase tout différemment (Исторія о народахъ обитавшихъ въ средней азии, III, 80): «Habitants du royaume de Ts'in! Nous vous demandons de nourrir le cheval». Ces traductions ne me paraissent pas défendables. Le mot «nourrir» n'est pas dans le texte. Quant à 句 *ko* ou *kai*, c'est un de ces mots qui, comme 乞 *k'i* ou 丐 *kai*, signifient à la fois, prononcés à des tons différents, «demander» et «donner». Le dictionnaire de Giles n'indique pas ces prononciations et acceptions diverses, mais on les trouvera clairement marquées dans le *K'ang hi tseu tien*; il s'agit d'idées d'«échange», pour lesquelles la distinction entre celui qui donne et celui qui reçoit n'est pas essentielle (cf. 市 *che* qui, pris comme verbe, signifie surtout «acheter», mais a parfois le sens de «vendre»; 買 *mai*, «acheter», et 賣 *mai*, «vendre»; 授 *cheou*, «donner», et 受 *cheou*, «recevoir», où des différenciations graphiques partielles ne dissimulent pas l'unité fondamentale de deux mots à sens en apparence opposés). Ici, Yen Che kou est bien d'accord avec le contexte en glosant 句 par 乞與 *k'i-yu*, «donner» (*k'i* étant expressément marqué au *k'iu-cheng* et non au *jou-cheng*).

(ici) les gens de l'Empire du milieu des «hommes des Ts'in», c'est en conservant une façon de parler ancienne». Au XIII^e siècle, 胡三省 Hou San-sing, le commentateur du *Tseu tche t'ong kien*, exprimera une opinion analogue: «Ainsi, au temps des Han, les Hiong-nou appelaient les hommes de l'Empire du milieu des «hommes des Ts'in». Jusqu'aux T'ang et encore sous la dynastie actuelle [des Yuan], on appelle l'Empire du milieu [empire des] Han, disant par exemple «homme des Han» ou «enfant des Han»; ce sont toutes expressions où on suit un usage ancien¹).» Mais il y a une différence essentielle entre le terme d'«homme des Ts'in» et celui d'«homme des Han»: c'est que le second est employé par les Chinois en parlant d'eux-mêmes, au lieu que le premier ne nous apparaît que dans des passages où les Chinois reproduisent les propos des Hiong-nou. M. B. Laufer a rappelé des exemples connus où les traducteurs bouddhiques, rencontrant le nom de Cina, l'avaient restitué en Ts'in²). Le cas me paraît être assez analogue ici. Les Chinois, au temps des Han, entendaient les Hiong-nou les appeler d'un nom qui était encore assez voisin de Ts'in pour que cette restitution se soit imposée à eux tout naturellement. Mais n'en

1) Ce passage est également reproduit par Siu Song au même endroit de son *Han chou si yu tchouan pou tchou*.

2) M. Laufer appelle en outre l'attention sur le texte curieux du *Grub-mtha šel-kyi me-loñ*; les précisions qu'il apporte sur l'origine du texte sont les bienvenues. Mais je doute qu'il soit exact de restituer en 神土 Chen-t'ou le *Šen-te'u* donné en transcription tibétaine comme nom indigène de la Chine. M. Laufer dit que Chen-t'ou est une désignation fréquente de la Chine dans la littérature bouddhique; je n'ai pas souvenir de l'avoir rencontrée. La transcription tibétaine de *t'ou* devrait d'ailleurs être avec aspiration (*th* et non *t*), et à vocalisation en *u* (= *ou* de notre transcription chinoise) et non *e'u* (= *eu* de cette même transcription). Un nom usuel de la Chine dans la littérature bouddhique et même profane est 神州 Chen-tcheou; la vocalisation indiquée en tibétain permet de se demander si ce n'est pas là le nom qui a été altéré en *Šen-te'u*, au lieu de *Šen-č'e'u*.

découle-t-il pas, à l'époque très ancienne où cette forme nous est ainsi attestée par deux fois, que cette restitution n'était pas arbitraire, et dans ce nom donné pas les Hiong-nou aux Chinois, nous refuserons-nous à voir un souvenir du grand empereur qui, cent vingt-cinq ans plus tôt, avait fait sentir aux nomades du nord-ouest comme aux barbares du sud-ouest et du sud la puissance du nom chinois?

Chez les Hiong-nou comme dans l'Inde, le nom le plus ancien attesté jusqu'ici pour la Chine serait donc dérivé de Ts'in. Si par hasard la date de 300 avant notre ère se confirmait pour l'apparition de Cīna dans l'Inde au sens de Chine, on serait amené à supposer que c'est l'état de Ts'in, antérieur à la dynastie de Ts'in Che-houang-ti, qui l'a fait prévaloir. Cet état se trouvait dans le Chàn-si, au nord-ouest de la Chine, en contact avec les populations d'Asie Centrale. Il y a quelques années, M. Chavannes ¹⁾ supposait que c'était l'un de ses princes, le duc Mou de Ts'in du VII^e siècle avant notre ère (et non l'empereur Mou des Tcheou du X^e siècle avant notre ère, comme on l'admettait généralement), dont un voyage en Asie Centrale serait conté dans le fameux *Mou t'ien tseu tchouan*. Il n'y aurait rien d'impossible ici encore à ce que la Chine eût été connue en Asie Centrale du nom de la première principauté par laquelle on pénétrait sur son territoire. Les Ts'in, qui paraissent avoir été plus chinoisés que vraiment chinois d'origine, fourniraient par là un nouveau parallèle aux désignations de Tabγač et de Khitai. Mais rien jusqu'à présent ne nous autorise à remonter si haut. L'opinion traditionnelle, qui invoque le souvenir de Ts'in Che-houang-ti, me paraît encore, sinon certaine, du moins le plus probable ²⁾. Sur

1) *Mémoires historiques*, V, 480—489.

2) J'ai volontairement réduit cette note au minimum. Les distinctions de Cīna et

cette conclusion provisoire, il ne reste qu'à attendre sans impatience le moment où quelqu'un des documents recueillis sur l'ancienne route du Lob nous livrera, en une langue d'Asie Centrale, le nom exact qu'y portait la Chine au début de notre ère avant de devenir le pays de Tabyač.

Note additionnelle. — Pendant que cette note était sous presse, M. Jacobi, à qui d'autres confrères avaient présenté certaines objections quant à l'authenticité et à la date du *Kauṭīliya*, a défendu son opinion dans un nouvel article que publient les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1912, p. 832—849) et qui est intitulé *Ueber die Echtheit des Kauṭīliya*. Je n'aurai pas l'inconvenance de discuter de détails de philologie sanscrite avec un savant aussi

Mahācīna, Čin et Mācīn, ont un intérêt historique et ont subsisté jusqu'à l'époque mongole, mais ne me paraissent pas apporter d'élément pour expliquer l'origine du nom. Restent deux questions annexes que je n'ai pas voulu traiter en détail ici, mais que je dois au moins mentionner. Si les Chinois étaient connus en Asie Centrale, au début de notre ère, sous un nom dérivé de Ts'in, comment se fait-il que le nom venu par cette voie ne soit pas celui de Sinae ou Thinae, mais celui de Sères? Le rapprochement, vraisemblable et généralement admis, entre Sères et le nom de la soie me paraît donner une solution satisfaisante, puisqu'ainsi Sères n'est pas proprement un ethnique, et ne laisse pas préjuger du nom véritable qui était donné aux Chinois dans la haute Asie (je signale toutefois que si l'r de Sères paraît se justifier par les formes modernes du coréen, du mongol, du mandchou, le mot chinois 絲 *sseu*, «soie», s'est prononcé anciennement *sy*, avec *y* = ы russe non mouillé, et n'a jamais comporté d'implosive finale). Je n'ai pas ignoré non plus les équivalences Sères = Ts'in et [Ta-]ts'in = Tyr, Syria, mises en avant par M. Blochet dans la *Revue de l'orient chrétien* (1909, p. 71—74), et qui sont considérées comme acquises dans *Histoire des Mongols*, Texte, t. II, Appendice, p. 46. Il serait trop long de les discuter en détail ici, et l'argumentation en est viciée par une confusion qui a été déjà signalée par M. A. Bevan, dans Giles, *Adversaria Sinica*, p. 241. En second lieu, et pour ce qui concerne l'équivalence éventuelle T'o-pa = Tabyač, on sait que les 西夏 Si-hia se disaient descendants des T'o-pa. Il semble bien que cette prétention ne soit pas justifiée (cf. Chavannes, *Dix inscriptions de l'Asie centrale*, p. 205); encore faut-il attendre, pour se prononcer formellement, qu'on ait examiné les monuments *si-hia* retrouvés dans ces dernières années; nous ignorons tout de la nomenclature qu'ils peuvent éventuellement nous révéler.

expérimenté que M. Jacobi. Les arguments d'ordre général m'ont paru faibles. La comparaison de Kautilya et de Bismarck est à deux tranchants, et pourrait aussi bien être invoquée en un sens presque inverse; sa valeur probante resterait d'ailleurs aussi précaire. Bref, au point de vue de la philologie chinoise, je crois pouvoir maintenir les termes mêmes de ma note, et quant au reste, je m'en remets aux indianistes du soin de nous départager.
